ROBERT FRANCIS

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

LA MAISON DE VERRE

ROMAN

nrf

Vingt-cinquième Édition

GALLIMARD

Extrait de la publication

Extrait de la publication

LA MAISON DE VERRE

Extrait de la publication

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

aux Editions de la N. R. F.

HISTOIRE D'UNE FAMILLE
SOUS LA IIIe RÉPUBLIQUE

LA GRANGE AUX TROIS BELLES (1932).

LE BATEAU REFUGE (*La Chute de la Maison de Verre*), (1934).

LES MARIÉS DE PARIS (1935).

LE GARDIEN D'ÉPAVES.

⁂

UNE VIE D'ENFANT.

UN AN DE VACANCES.

LA JEUNE FILLE SECRÈTE.

Extrait de la publication

ROBERT FRANCIS

LA CHUTE DE LA MAISON DE VERRE

LA MAISON *DE VERRE*

ROMAN

nrf

VINGT-CINQUIÈME ÉDITION

GALLIMARD

Paris — 43, rue de Beaune

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE QUARANTE EXEMPLAIRES SUR PUR FIL LAFUMA, NUMÉROTÉS DE 1 à 40 ET DEUX CENTS EXEMPLAIRES SUR ALFA, NUMÉROTÉS DE 41 à 240.

Tous droits de traduction, de reproduction et d'adaptation réservés pour tous les pays.
Copyright by Librairie de la REVUE FRANÇAISE, 1934.

A Monsieur L. D.

« Après avoir vu clairement que le travail des livres et la recherche de l'expression nous conduit tous au paradoxe, j'ai résolu de ne sacrifier jamais qu'à la conviction et à la vérité, afin que cet élément de sincérité complète et profonde domine dans mes livres et leur donne ce caractère sacré que manifeste la présence divine du vrai, ce caractère qui fait venir des larmes sur le bord des yeux lorsqu'un enfant nous atteste ce qu'il a vu. »

ALFRED DE VIGNY, *Journal d'un poète.*

Extrait de la publication

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

SUR LA FEERIE

Extrait de la publication

Quand j'étais enfant, ma grand'mère me racontait souvent que sa grand'mère, petite fille encore, se promenait parfois sur les hauteurs de Saint-Cloud. Une fois, comme l'hiver était particulièrement rigoureux et que ces collines qui dominent la Seine étaient à cette époque recouvertes d'une épaisse forêt, elle ramassait du bois mort pour que toute la famille pût se chauffer à la tombée de la nuit. La petite fille avançait hardiment à travers l'épaisseur de la forêt, quand elle perçut un grondement d'orage. Le temps était sec et froid, et le bruit se répercutant de colline en colline, de lisière en lisière, d'arbre en arbre, ne tarda pas à l'effrayer. Elle s'accroupit vivement, cacha son visage dans l'humus du sol et attendit. Quand le bruit cessa et que, craintive encore, elle jeta un regard méfiant vers le ciel, un homme se tenait près d'elle. Elle dut avoir un mouvement de recul devant cet étranger, mais il la rassura avec bonté, lui expliqua doucement que ce n'était point là l'effet d'un orage dans le ciel — il dut même se perdre à travers quelques considérations philosophiques sur la destinée des princes — et finit par lui avouer qu'elle venait d'entendre le roulement du tambour qui, ainsi que le disent maintenant les manuels enfantins, couvrit la voix de Louis XVI lors de son exécution, le 21 janvier 1793.

*J'ai toujours été tenté par le plaisir de jeter dans un univers irréel des personnages imaginaires, mais c'est l'émotion qu'enfant j'éprouvai en écoutant cette histoire qui me conduisit à placer tous les êtres aux destinées très diverses que j'évoquerais dans un roman, ou plutôt dans une suite de romans, dans le cadre de l'*Histoire d'une Famille sous la Troisième République. *Le fait que, même les jeunes gens de ma génération, aient pu connaître un événement de cette portée tragique par ce que les historiens nomment*

Extrait de la publication

la tradition orale, *m'a causé une émotion plus aiguë que la lecture des meilleurs livres d'histoire. L'histoire racontée dans les livres passionne chaque année un nombre croissant d'esprits. A plus forte raison, l'histoire encore vivante dans la bouche de nos parents ou de nos amis, mêlée aux passions encore chaudes du drame, évoque pour nous, d'une manière combien plus saisissante, le vertige du temps. C'est cette superposition des drames intimes aux drames proprement historiques, des drames personnels aux drames publics, que j'ai voulu évoquer en tentant d'écrire une* Histoire d'une Famille sous la Troisième République *dont* La Grange aux trois Belles, La Maison de verre *et le* Bateau-Refuge *sont les premiers volumes.*

Quelques critiques — d'ailleurs très indulgents, trop indulgents peut-être parce qu'ils vous ont promis peut-être trop — ont remarqué que rien dans le premier volume ne leur rappelait le ton, les divisions, le plan, l'allure en un mot d'un ouvrage historique. On m'a même reproché avec humeur dans La Revue Universelle *d'avoir placé l'époque des Saints de Glace avant Pâques au lieu de la placer après. C'est là une erreur dont je m'excuse très volontiers, d'autant plus qu'elle est grave et lourde de conséquences, puisqu'elle porte sur un fait historique qui se reproduit chaque année. On m'a reproché de n'avoir pas rappelé en détails les difficultés qui amenèrent la chute du Second Empire et en particulier, cette « avant-dernière guerre » dont quelques critiques ont pu être les témoins. Pourquoi n'ai-je pas évoqué Gambetta, Sedan et la capitulation de Bazaine? C'est que les personnages de* La Grange aux trois Belles *sont encore des enfants et que j'ai voulu que les faits historiques n'apparaissent dans mon livre qu'en fonction de leur vie. C'est ainsi que mes trois petites héroïnes, Angèle, Catherine et Emilienne ne s'aperçoivent de la guerre de 70 que par le bruit des cloches et le passage des hommes qui, des plus lointains villages de la frontière, un sac au dos, se rendent aux armées.*

C'est ainsi que plus tard, quand la République a succédé au gouvernement personnel de Napoléon III, elles découvrent dans un grenier de leur école communale le buste de l'Empereur des Français, convert de poussière et soigneusement rangé dans un vieux tonnelet d'eau-de-vie. De même quand, jeunes filles, elles se pro-

mènent à travers les classes de leur école, retrouvée après une longue absence, elles s'aperçoivent que les vignettes en couleurs à l'usage des plus petits représentent des fermiers, des dindons et des vaches qui semblent beaucoup plus gras et plus heureux sous la République que sous l'Empire. Sans doute, est-ce là une manière assez étrange de se rendre compte d'un changement de régime, mais cela est-il si faux? Reportons-nous à notre propre expérience et puisque nous avons l'avantage ou le malheur (nul ne le sait encore) d'assister à plusieurs événements historiques importants, efforçons-nous de nous rappeler de quelle façon bizarre — et apparemment sommaire — ces événements publics sont entrés de force dans notre vie privée. Alors, nous avouerons que la manière dont les trois petites filles de La Grange *vivaient les faits qui, avec le recul du temps, nous paraissent aujourd'hui considérables, n'était si extraordinaire, ni si invraisemblable qu'elle apparaît de prime abord. Vous souvient-il du perroquet de M. Jacques Bainville qui jugeait les faits historiques en répétant à tout propos : « ça finira mal » et dont le jugement était pourtant infaillible?*

Avant tout, j'ai voulu que mes trois petites héroïnes soient de véritables enfants. On a beaucoup écrit, ces dernières années, sur l'enfance. On l'a beaucoup glorifiée — et quelquefois à tort. On a dit, par exemple (il y a déjà trois ans de cela), qu'elle était pure « à la manière d'une pierre ou d'un fruit » — en voulant signifier par là qu'elle était préservée par un décret définitif de la Nature, de toutes les souillures, de toutes les faiblesses auxquelles nous sommes malheureusement sujets. Ce n'est pas vrai. Aujourd'hui, il n'est nul besoin de partir en guerre contre ce genre d'illusion perverse. Grâce à Dieu, cette postérité inattendue de Jean-Jacques Rousseau est morte. Les enfances littéraires sont mortes.

Je me suis efforcé dans La Grange aux trois Belles *de montrer des enfants qui aiment et qui souffrent, non pas comme les hommes, mais dont l'amour et la souffrance témoignent d'une conscience morale aussi vive, aussi profonde, aussi dramatique que celle des hommes. Dans l'enfance, ce n'est pas seulement l'inconscience qui m'intéresse, mais le lent éveil de la conscience, de la volonté, de la raison, de cette tendresse exigeante et forte qu'on nomme justement le « cœur » et qui constitue sans doute la pointe*

Extrait de la publication

la plus fine et la plus attachante de notre humanisme français. A l'image de la vie, je me suis efforcé de montrer des enfants parfois plus clairvoyants que les hommes. Ainsi, cette toute petite fille, Catherine, qui parfois revient seule et songeuse sur le grand chemin de la maison, tandis que son père s'enivre au cabaret du Logis du Loup — *qui parfois le ramène par la main, doucement, à travers l'immense plaine chaste, comme vous mèneriez un petit enfant. Son père, tout le long de la route, tient des discours incohérents. Il suit heureusement une lignée de pommiers qui le guide à travers la plaine neigeuse. Il avance d'un pas pour reculer aussitôt de deux. Et, comme il fait déjà nuit et que la lune se montre, comme le moment lui paraît très solennel, il se redresse pour adresser à sa fille un de ces conseils que nous croyons parfois devoir prodiguer aux enfants : « Vois-tu, Catherine, dit-il, l'essentiel est de suivre droit son chemin. Suis ton chemin droit, ma fille, sépare le bon grain de l'ivraie » et ce disant, il s'appuie à un arbre secourable pour ne pas tomber d'ivresse... Cependant la petite fille le soutient et s'apprête, sans sourire, à le ramener lentement, par la main.*

On a dit que certains personnages de La Grange *sont invraisemblables. C'est sans doute vrai. Je l'avoue, beaucoup sont des jouets pour mes trois petites filles. Peut-on demander à des jouets d'être vraisemblables? Est-ce que les jouets ne témoignent pas en faveur d'un « autre ordre » de vérité que notre logique ne sait atteindre? Ne sont-ils pas les reflets de ce pays perdu qu'Alain Fournier nommait « le Pays sans Nom »? Ainsi le Capitaine géant qui veut ressusciter l'*Invincible Armada *sur une lande déserte en gréant des embarcations qui jamais ne navigueront. Mais ce vieux marin en retraite sait parfois qu'il joue et quand les petites filles viennent lui rendre visite, il leur raconte sa véritable vie, sa véritable aventure, qui est bien moins amusante, et à peu près semblable à celle que nous sommes tous exposés à mener. Ce vieux Capitaine n'a pas d'instruction. Il a joué toute sa vie à des jeux que nous avons le tort de prendre au sérieux et quand, plus tard, il veut apprendre à écrire, quand une des petites filles lui a prêté un « Cahier de Méthode » pour qu'il s'y exerce à l'art difficile des « bâtons », il s'assied sagement dans sa cabane et meurt devant une page inachevée.*

Extrait de la publication

AVANT-PROPOS

Ainsi la tante Tirelo que le dessinateur Raph Soupault a bien voulu représenter portant une robe démodée aux manches bouffantes, une pèlerine aussi petite que celle du Chaperon rouge de certaines images, et son vieux parapluie bleu, passe son temps à écrire un Traité sur Marie-Antoinette *et un* Traité sur l'Education des filles *pour avouer finalement : « A quoi bon éduquer les filles, Catherine? Vois-tu, elles n'ont qu'une seule chance d'être heureuses » — « Laquelle? » interroge la petite fille. Alors la tante qui se souvient des aventures malheureuses de sa jeunesse, lui répond gravement : « C'est de suivre leur cœur, mon enfant. »*

On a beaucoup parlé de « féerie » à propos de La Grange *— et sans doute, ainsi prévenus, quelques lecteurs regarderont ce livre-ci d'un mauvais œil. L'*humour *en Angleterre et aux Etats-Unis, le* fantastique *en Allemagne, le* merveilleux *dans les Pays Scandinaves, jouissent d'une situation beaucoup plus enviable que la féerie chez nous. En France, on ne prononce guère ce mot sans évoquer aussitôt les bottes de sept lieues, Barbe-Bleue, les tapis magiques et tout un attirail moyenageux ou pseudo-persan du plus désolant effet. Pour les Français, la féerie n'est qu'un jeu d'enfants. Le crédit qu'on accorde aux mots croisés ou au* réalisme, *on le lui refuse avec mépris. L'invraisemblance des situations qu'elle propose, l'extravagance de ses moyens suffisent à prévenir contre elle les esprits raisonneurs et faussement logiciens de ce temps. Nous devrions y prendre garde. En tous temps, elle fut le signe d'une pensée jeune et proche de ses sources, d'un humanisme vivant.*

La féerie est une opération de l'esprit et du cœur qui bouscule l'ordre apparent des choses pour mieux en découvrir l'ordre profond. Pour elle, comme pour la tragédie classique, les passions pures comptent seules. Elle se joue des décors. Si elle aime parfois « faire marcher les hommes la tête en bas », c'est pour mieux prouver que cette position excentrique ne suffit pas toujours à leur faire perdre la tête. Si elle viole sans remords les lois de la physique — si chères à notre siècle — c'est pour mieux respecter celles de l'âme. Elle unit les lumières du paradoxe philosophique

Extrait de la publication

aux sortilèges de la poésie. Ce n'est pas par hasard qu'une saine tradition l'a mise depuis des siècles au service de l'enfance. Elle est le berceau de la pensée, le doux refuge où les yeux apprennent à regarder le monde sous son aspect éternel.

La féerie est à la métaphysique ce que la poésie est au langage. D'une science austère, aux démonstrations abstraites, elle fait une science vivante. Aux preuves scolaires de la faiblesse et de l'éternité de l'homme, elle ajoute la crédibilité. D'un syllogisme elle fait une certitude. Aux orgueilleuses et fragiles déductions de l'intelligence, elle substitue l'assentiment de tout l'être. De même que la poésie est antérieure au langage, la féerie est antérieure à la métaphysique. Et si on s'efforce de pénétrer le mystère de la création intellectuelle, on s'aperçoit que les métaphysiciens sont des « féériciens » qui n'osent pas dire leur nom.

Il est clair que la féerie progresse au rebours de la pensée de notre temps. L'une s'en tient à l'essentiel, l'autre ne veut connaître que l'accident. La première se déclare libre de tout ce qui enchaîne la seconde, et non seulement elle ne se soucie pas de ces « lois », de ces « observations », de ces savants calculs dont on voudrait aujourd'hui obscurcir notre ciel, mais elle s'en moque avec une ironie d'autant plus féroce qu'elle est involontaire. Quelle insupportable insulte pour la libre pensée matérialiste que cet « esprit de féerie » qui bafoue si allègrement sa pitoyable logique! La féerie est à la fois aristocratique et populaire. Le matérialisme est primaire et prolétarien. Il n'est donc pas étonnant que certains livres qui participent (même très imparfaitement, comme La Grange aux trois Belles) *à cet esprit des fables, constituent pour certains esprits raisonneurs, une injure personnelle.*

Sous prétexte de liberté, on s'est efforcé depuis plusieurs années, de lancer la mode des compositions littéraires et artistiques volontairement absurdes. A l' « acte gratuit » *correspond aujourd'hui une* littérature gratuite, *dont le seul caractère immuable est d'être tirée sur beaux papiers et vendue fort cher. Il n'est peut-être pas inutile de rappeler que la féerie ne possède rien en commun avec la « loufoquerie ». Le* surréalisme *par exemple est à la féerie ce que la sénilité est à la jeunesse. Il représente le dernier mot du formalisme de ce temps, qui, oubliant la valeur profondément humaine*

Extrait de la publication

des signes, brise avec eux et ouvre toutes grandes les portes de l'âme au « rêve » et à la folie.

Rien n'est moins absurde que la féerie. Si elle brise volontiers avec les cadres de la logique formelle, c'est pour mieux marquer ceux de la logique profonde. Si elle dépouille les hommes de leurs manies — ou les multiplie à plaisir — elle n'en désigne que plus clairement leurs passions. Aucun genre littéraire n'est plus fantaisiste est moins gratuit, *aucun n'est plus libre et plus sage. Une fable exige plus de rigueur qu'un roman policier. La première s'applique aux vérités morales, la seconde aux vérités de Scotland-Yard. Un siècle civilisé lit des fables, un siècle barbare lit des romans policiers. J'ai entendu plusieurs libraires constater avec joie que les médecins, les avocats, les ingénieurs d'aujourd'hui lisent des romans policiers. Sans doute cette littérature est-elle le dernier mot de l'enseignement de la Sorbonne et des grandes écoles? Ne nous en réjouissons pas trop vite.*

La féerie est plus nécessaire à certaines âmes que le pain. Aux simples, aux pauvres, aux enfants, elle propose un monde comme le souhaite la plus exigeante tendresse. Nul individu, nul peuple ne peut se passer d'elle. En Russie, les chefs de la « rationalisation » bolcheviste ont dû capituler devant deux forces plus puissantes que leurs raisonnements, celle des paysans et celle des enfants. Depuis 1917, le régime prolétarien a dû accepter deux N.E.P., c'est-à-dire battre deux fois en retraite. La première fois, devant les paysans qui réclamaient la libre disposition de leurs terres, la seconde fois devant les enfants qui réclamaient que le gouvernement gardât pour lui les descriptions d'avions, de machines à vapeur et de tracteurs dont il encombrait les livres d'images, et qu'il leur rendît les fées, même entachées « d'esprit bourgeois ». Telle est la puissance du merveilleux dans les âmes simples. On pourrait supprimer sans dommage la littérature policière, on n'interdirait pas la littérature merveilleuse *sans susciter des révoltes spirituelles plus dangereuses que les plus aveugles réactions révolutionnaires.*

La publication de La Grange aux trois Belles *m'a valu un grand nombre de lettres touchantes auxquelles je m'excuse de n'avoir pu répondre. Je n'attribue pas ces amitiés émouvantes à la valeur lit-*

Extrait de la publication

téraire de ce roman, car j'en connais trop les défauts. Beaucoup de jeunes écrivains ont publié depuis l'hiver dernier des livres techniquement plus parfaits qui n'ont pas reçu du public l'encouragement qu'ils méritaient plus que moi. Pourquoi mon gros livre, mal composé et mal écrit, a-t-il trouvé tant d'indulgentes complicités? Plusieurs correspondantes me l'ont avoué : c'est qu'il participait à cet esprit d'enfance et de féerie qui constitue le plus cher refuge des hommes contre les rigueurs de la vie... Cette confiance et cette indulgence m'imposent aujourd'hui des devoirs que je m'efforcerai de ne point trahir.

Les trois petites filles de La Grange *sont maintenant des femmes. Catherine, une actrice pauvre et sans protecteur, parcourt l'Europe, laissant son fils aux soins de ses deux sœurs. Emilienne a fondé à Combloux un* Institut de Jeunes Filles *qui traverse souvent des heures difficiles. Angèle, la plus jeune, habite toujours* La Grange *et s'efforce de préserver des atteintes de la misère et de la jalousie, la chère maison de leur enfance.*

Aux rêves et aux jeux enfantins succèdent les douleurs et les passions de l'âge mûr. Leurs puériles tendresses se muent en amours mélancoliques ou en haines implacables. Mais où que la vie les disperse, La Grange *— le grenier où elles dormaient autrefois, la forêt profonde où elles jouaient à se perdre — reste, pour elles, le centre de leurs pensées, le but inavoué de leurs désirs, le lien mystérieux et tendre qui les unit.*

Dans une brillante causerie, M. Abel Bonnard disait que la France, en ces jours difficiles, était comme une petite fille qui, après avoir traversé une épaisse forêt — semblable à celle de Saint-Cloud, en 1793 — arriverait enfin à une étoile de routes où elle hésiterait sur le chemin à suivre. Eh bien, si vous lisez la suite de mon récit, vous verrez que les petites filles françaises, à travers la guerre et l'invasion, savent rester courageuses et sages. Si la France est vraiment semblable à une de ces enfants qui, parvenue à un

Extrait de la publication

Extrait de la publication

04.219

ÉDITIONS DE LA NOUVELLE REVUE FRANÇAISE

ESSAIS, CRITIQUE, LITTÉRATURE 1934

(EXTRAIT DU CATALOGUE)

ALAIN. Les Dieux. *Un volume (17×11) tiré à 5.500 exemplaires sur vélin simili-cuve des papeteries Breton* .. .. 25. »
ANDRÉ BRETON. Point du Jour .. .. 15. »
PAUL CLAUDEL. Positions et Propositions, II .. .. 15. »
DRIEU LA ROCHELLE. Socialisme fasciste . .. . 15. »
LUCIEN FABRE. Le Ciel de l'Oiseleur. *Un volume in-octavo tellière tiré à 1.000 exemplaires sur alfalin* .. .. 18. »
EDMOND FLEG. Anthologie juive (2 volumes) .. .. 24. »
ANDRÉ GIDE. Pages de Journal (1929-1932) .. .. 12. »
BENJAMIN GORIÉLY. Les Poètes dans la Révolution russe .. 15. »
JACQUES DE LACRETELLE. Les Aveux étudiés. .. .. .. 15. »
RENÉ LAURET. Le Théâtre allemand d'aujourd'hui . .. .. 18. »
CHARLES PÉGUY. Victor-Marie comte Hugo .. .. 15. »
JEAN SCHLUMBERGER. *Traités, IV.* Sur les Frontières religieuses. *Un volume in-octavo tellière tiré à 50 exemplaires sur pur fil* . .. . 30. »
1.200 exemplaires sur alfa. .. .. 15. »
PAUL VALÉRY, *de l'Académie Française.* L'Idée fixe. .. .. 12. »
— — Autres Rhumbs. *Un volume in-octavo couronne tiré à 50 exemplaires sur Japon impérial* 60. »
4.000 exemplaires sur Alfa.. .. .. 18. »
— — Pièces sur l'Art. *Un volume in-octavo couronne tiré à 1.200 exemplaires sur Alfa Lafuma, sous couverture sur papier Ingrès (Coll. "Les Essais")* .. .. 21. »
— — Suite. *Un volume in-octavo couronne tiré à 50 exemplaires sur Japon* .. .. 60. »
4.000 exemplaires sur Alfa.. .. .. 18. »
LES SEPT PÉCHÉS CAPITAUX, par Jacques de Lacretelle, Pierre Mac-Orlan, Jean Giraudoux, André Salmon, Paul Morand, Max Jacob, J. Kessel .. .. 12. »

TRADUCTIONS

MONTGOMERY BELGION. Notre Foi contemporaine : Bernard Shaw - André Gide - Sigmund Freud - Bertrand Russell *(Tr. de l'anglais par L. Delavis)*. .. .. 30. »
ILYA EHRENBOURG. Duhamel, Gide, Malraux, Mauriac, Morand, Romains, Unamuno, vus par un écrivain d'U.R.S.S. *(Tr. du russe par Madeleine Etard)* .. .. 15. »
MAXIME GORKI. Lénine. - Le Paysan russe *(Tr. du russe avec l'autorisation de l'auteur, par Michel Dumesnil de Gramont)* .. .. 9. »
JULIAN HUXLEY. Ce que j'ose penser. *(Tr. de l'anglais par Thérèse Le Prat)* .. .. 15. »
KARL MARX. Morceaux choisis. Introduction par Henri Lefebvre et N. Gutermann. — Marx Philosophe par P. Y. Nizan. — Marx économiste par J. Duret .. .. 24. »
H. L. MENCKEN. Défense des Femmes *(Tr. de l'anglais par Jean Jardin).* Préface de Paul Morand .. .. 12. »
WALTHER RATHENAU. Le Kaiser *(Tr. de l'allemand par David Roget)* .. .. 9. »
BERTRAND RUSSELL. Le Mariage et la Morale *(Tr. de l'anglais par Gabriel Beauroy)* 13.50

L'Imprimerie Moderne, Montrouge.

Extrait de la publication